

Avec l'été revient la saison des vipères... Ces chroniques loupmontoises renvoient le lecteur aux années 60-70 dans le village meusien de Loupmont.

La vipère était l'animal que nous craignons le plus. La côte était prétendument infestée de vipères aspics. Les anciens pierriers de vigne, les taillis d'épines et la chevelure d'herbe jaune qui couvrait les pentes en friche, formaient le repaire idéal du reptile. Jamais nous ne nous serions aventurés dans la côte sans être chaussés de bottes de caoutchouc qui constituaient la meilleure protection contre l'ennemi invisible et sournois.

L'enceinte du café « Au Grand Cerf » grouillait d'histoires de vipères. Il semblait que tous ces hardis buveurs et francs parleurs n'en menaient pas large. Il se racontait que

l'une était remontée dans la jambe de salopette de Georges Tibility ; qu'une autre avait vidé un bidon de lait en quelques minutes ; qu'une troisième avait réussi à filer alors même que le comte Edamir l'avait transpercée du bout ferré de sa canne de gentilhomme. Ces bestioles-là avaient une audace, une gloutonnerie et une résistance à toutes épreuves. Beaucoup d'autres avaient été aperçues traversant la route, relax, prenant leur temps et semblant narguer l'homme sur son propre territoire. Elles quittaient la côte, disait-on, pour aller se désaltérer au guéouare (1) ou vers quelque autre lieu humide.

Un jour, en fauchant, mon père coupa une vipère. Nous rappliquâmes au galop, trop heureux de voir le redouté

serpent réduit à notre merci. On a observé son agonie. Les deux tronçons de son corps argenté se tortillaient nerveusement comme s'ils cherchaient à se ressouder. On a regardé le spectacle en fronçant le nez, c'était assez horrible. J'en avais froid dans le dos. Mon père avait l'air éccœuré. Il dégagea les deux segments avec la pointe de sa faux et les expédia par-dessus la clôture.

Au « Grand Cerf » mon père fut félicité pour son exploit.

- Remarquez, dit Pops, que je n'ai pas fait exprès !

- Ça ne fait rien, dit le père Berthe, c'en est une de moins !

- Ces bêtes-là ont un de ces toupets, dit Albert Venture.

- Elles sont partout, dit Charles Béjard. L'autre jour encore, il y en avait une qui se

dorait la pilule sur l'allée de mon jardin.

- C'est vraiment l'ennemi à abattre, trancha l'adjudant Kalz en mimant un geste guerrier.

Il y eut un silence. Du fond de l'épicerie voisine, parvenait la voix pointue de Mme Berthe qui servait une cliente :

- Et avec ceci ?... Un paquet de Banania. Et avec ceci ?... Un camembert. Et avec ceci ?... Gna-gna-gna... Bien. Je vous fais le compte... Voilà.

D'un air profondément las, le père Berthe regarda la lampe au plafond et se pinça la peau du cou qui pendait molle et flasque comme le fanon d'un dindon.

- Bon sang, grogna-t-il. Qui est-ce qui nous débarrassera de toutes ces satanées vipères ?

Jean-François DONNY

(1) Voir Loupkaz 25

Échos de la poule qui pète

Tous ensemble le 16 juin

Nous fêterons ce jour notre 10^e anniversaire, occasion de mesurer le chemin parcouru. Tout au long de ces dix années, nous avons accueilli de nombreux artistes (peintres, sculpteurs, écrivains, musiciens) et avons marqué notre singularité. Base de repli et de résidence pour Phil Donny, celui-ci a persévéré dans ses créations sans se compromettre et a créé en 2004 le Mouvement Caca. En décrétant Bourriquet Bellequeue, l'âne résident, premier artiste Caca, Phil a fait avancer l'art contemporain vers une modernité radi-



**Tous à Loupmont
au grand déjeuner sur l'herbe !**

cale. Cette radicalité en effraie certains qui pensent que nous sommes les héritiers de 68. Il n'en est rien puisque nous préférons 69 et ses potentialités érotiques. En réfléchissant aux questions esthétiques contemporaines, nous avons questionné les élus sur leur politique culturelle, en toute indépendance et avec la déontologie qui nous caractérise. Nous avons cependant des craintes pour l'avenir, c'est pourquoi nous avons besoin de votre soutien. Si pour toutes ces raisons, vous nous aimez, alors rendez vous en masse le 16 juin, vous ne serez pas déçus. Pour repartir pour 10 ans....

Baroque Bordello

(Suite de la page 1)

symbolique, celle de l'art séparé, celle où l'artiste regardait le monde et le plaçait à distance. Aujourd'hui, cette pratique est interdite, on lui préfère celle de l'idée de la peinture qui se regarde disparaître dans une toile invisible. Peinture ou non-peinture (qui se nie elle-même) au service d'une idéologie de morts-

vivants, comme les corps sont au service de l'idéologie aseptique du corps publicitaire. Normal que la femme anorexique et le mannequin fil de fer triomphent dans cet empire modernant, normal que les bandes de Buren (presque l'anagramme de Rubens) triomphent des nudités « grasses » de Rubens dans un empire du Bien qui traque inlassable-

ment toute graisse. Ah qu'il est loin ce temps glorieux, ce temps d'avant la mortification contemporaine où à la vue de vos corps de génie, mesdames, les peintres s'agenouillaient et ne rêvaient que d'une chose, remettre un peu de Diable chez le bon Dieu. ■

Ph.D